

Souriez, s'il vous plaît

Alain Roy

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1995). Souriez, s'il vous plaît. *Liberté*, 37(2), 30–41.

ALAIN ROY

SOURIEZ, S'IL VOUS PLAÎT

Pour des raisons dont je ne veux pas parler ici, je m'étais décidé à quitter le pays et à vivre pendant quelque temps à l'étranger. Je m'étais décidé aussi à partir vite, sans délai, car mon départ ne pouvait pas attendre. C'est ce que je croyais, du moins. Pour retrouver un peu de paix, je m'étais fait à cette idée que je devais fuir, comme on fuit devant les signes avant-coureurs d'un cataclysme.

Or la veille de mon départ, un doute, tout à coup, s'est emparé de moi. Mon passeport ! J'avais oublié de vérifier s'il était encore valide ! Une violente poussée d'angoisse m'a secoué aussitôt de la tête aux pieds. Mon cœur s'est mis à battre à grands coups rapides. J'avais peine à respirer. Je me connaissais : chaque fois que des doutes surgissaient en moi, avec force et comme de nulle part, c'est qu'ils avaient une raison d'être, qu'ils étaient justifiés.

Je me suis précipité vers ma boîte à documents pour vérifier la validité du précieux carnet, et comme je m'en doutais, la pièce d'identité était expirée. J'ai été pris d'une sorte de panique. Que pouvais-je faire maintenant ? Pourrais-je partir ? Comment avais-je pu oublier une chose aussi essentielle ? Et si j'avais pu oublier ça, quoi d'autre encore avais-je oublié ?

Des pensées défilèrent à toute vitesse dans ma tête. La première que j'aie pu saisir me disait que j'avais besoin d'une photo de passeport. Tout de suite. Et sans plus attendre, comme si mon appartement était en feu, je me suis échappé en dévalant les escaliers de l'immeuble. Je courais à grandes enjambées le long du trottoir. Je ne savais pas exactement où j'allais, mais je me dirigeais vers l'artère commerciale la plus proche, car j'avais cette vague impression que j'y trouverais quelque part un studio de photographie.

Je me suis arrêté, en reprenant mon souffle et mes esprits, devant un endroit qui s'appelait Studio Maurice. C'était ce genre de boutique à moitié délabrée, dont on se demande ce que peut bien faire le propriétaire pour éviter la faillite et devant laquelle on passe tous les jours, sans la remarquer vraiment, jusqu'au moment où on y a affaire. La vitrine était garnie de portraits où figuraient des gens saisis aux moments que l'on dit importants de la vie. Il y avait surtout des couples de nouveaux mariés, arborant d'extravagantes tenues noires et blanches, et puis des étudiants diplômés, une toge noire sur les épaules, un rouleau de papier entouré d'un ruban rouge entre les mains, et sur la tête, ce bizarre et ridicule chapeau carré. Il y avait aussi des bébés, fraîchement baptisés, enveloppés de dentelles et à la bouche grande ouverte. Les arrière-plans variaient quelque peu (ce pouvait être des paysages de campagne ou de parc public, ou encore des tentures de velours), mais tous avaient cet aspect vaporeux qui fait ressortir les sujets photographiés et donne aux êtres humains une importance artificielle.

Je suis entré. Le studio paraissait désert. Il n'y avait que des portraits encadrés, accrochés aux murs, pareils à ceux de la vitrine. Ces gens souriaient avec conviction.

Visiblement à l'aise entre eux, ils formaient tous ensemble une véritable galerie du bonheur.

Un des portraits a alors attiré mon regard. C'était une personnalité de la télévision. L'homme se tenait de trois quarts, le torse bombé, les épaules droites, confiant, satisfait, en homme arrivé qu'il était. Il savait poser. Sa carrière à la télé y était sans doute pour quelque chose, à moins que ce ne fût le contraire. Son sourire était si engageant qu'on se prenait presque à sourire, à prendre le même air que lui, sur la photo.

« Monsieur Rouleau est mon client depuis plus de vingt ans ! Chaque année, il vient faire rajeunir ses portraits. »

Je me suis retourné. C'était le photographe, Maurice, à supposer qu'il portât bien le nom de son studio. Il s'est avancé vers moi, le visage lumineux, les pommettes saillantes, les sourcils relevés.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

« Vous faites des photos de passeport ? »

« Évidemment », a-t-il répondu, et il m'a indiqué un coin du studio où je trouverais un miroir et tout le nécessaire pour me coiffer.

J'ai considéré, hésitant, la panoplie de produits que je n'avais pas l'habitude d'utiliser, puis j'ai répondu : « Ça va aller comme ça. » J'ai tapoté mes cheveux pour les mettre rapidement en place.

Maurice me toisait avec étonnement. Il a dit : « Mais monsieur, vous êtes tout dépeigné ! »

« J'ai l'habitude de laisser mes cheveux au naturel », ai-je répondu.

Maurice regardait à l'extérieur : « Il doit beaucoup venter, dehors. » Puis il a insisté : « Allez, donnez-vous un coup de peigne. J'ai tout ce qu'il faut. Gênez-vous pas avec le fixatif. Il y a de la mousse coiffante. J'ai du

gel aussi. » Il m'a donné une petite tape sur l'épaule en me désignant, de l'autre main, le coin à coiffure.

Pour ne pas le contrarier, je me suis installé devant le miroir. Je me suis donné quelques coups de brosse et deux ou trois jets de fixatif. Puis je me suis retourné vers le photographe.

Il a dit, l'air agacé : « Vous avez une mèche en l'air, là, sur le côté droit... »

Il s'est alors emparé du pot de gel en y trempant la main. Il s'est approché de moi et a étendu la substance gluante sur mes cheveux qu'il a lissés à plusieurs reprises. Il a ensuite reculé de quelques pas pour juger du résultat.

« Bon, mettons que ça peut aller. »

Il a dit ça mais il est resté là à me fixer. J'ai pu voir son visage se rembrunir.

« Vous ne vous êtes pas rasé, ce matin ? »

J'ai passé la main sur mes joues, mon menton et sur ma gorge. En effet, je n'étais pas rasé. J'ai dit : « Je ne travaille pas aujourd'hui. Je me rase seulement les jours où je vais travailler. »

Maurice a soupiré. Les deux mains posées sur ses hanches, il ne cessait de faire non de la tête, la mine désolée.

« Qu'est-ce que je vais faire avec vous ? » a demandé le photographe.

Maurice avait une théorie sur les douaniers des aéroports, une théorie qui s'appuyait sur ses nombreuses années d'expérience.

Maurice disait : « C'est bien pour des photos de passeport que vous venez ? Parce que si ç'avait été pour une demande d'emploi, j'aurais carrément refusé de vous photographier ! Quand on cherche du travail, il faut paraître à son meilleur ! C'est désagréable, mais c'est

comme ça : les gens se fient aux apparences ! Pour une photo de passeport, c'est moins grave, mais ça peut quand même vous jouer des vilains tours. Savez-vous que si les douaniers décident de vous fouiller, c'est en partie à cause de votre photo de passeport ? Si vous avez l'air correct sur la photo, ils ne vous fouillent pas. Si vous avez l'air tout croche, ou d'un drogué, ils vous fouillent ! »

Maurice s'est mis à considérer mon habillement.

« Pour mettre toutes les chances de votre côté, vous auriez pu mettre un veston et une cravate, par exemple... »

Il s'est subitement interrompu. Il est resté là, la bouche ouverte durant quelques secondes, songeant à l'idée qui venait de le frapper. Puis il a dit : « Écoutez, je vais faire ça pour vous, parce que vous m'avez l'air sympathique. Je vais vous passer ma cravate. »

Et il s'est mis à enlever sa cravate ! En me la tendant, il a ajouté : « Nous avons à peu près la même carrure. Mon veston aussi devrait vous aller. »

Je suis resté là, n'en croyant pas mes yeux, la cravate dans les mains, pendant qu'il partait chercher son veston pendu à la patère, à l'entrée du studio. C'était une cravate multicolore, à carreaux, large d'une dizaine de centimètres. Il était hors de question que je me passe ça autour du cou !

Maurice est revenu avec son veston de couleur blanche, fabriqué à partir d'une étrange matière synthétique. Il le tenait par les deux épaules, pour m'aider à l'enfiler. Un mouchoir violet, dans une matière tout aussi suspecte, sortait de la poche gauche à la hauteur de la poitrine.

« Vous ne mettez pas la cravate ? » a demandé Maurice.

« C'est que... ce n'est pas tout à fait mon style. »

« Les couleurs ne vous plaisent pas ? »

Sans me douter de ce qu'il allait répondre, j'ai dit :
« Oui, c'est ça, j'aime les teintes effacées... »

« Je comprends, a dit Maurice. Le goût des couleurs, ça ne se discute pas. Mais ce n'est pas grave, nous ferons la photo en noir et blanc. »

J'ai hésité quelques secondes avant d'expliquer : « En fait, c'est plutôt la forme de la cravate. Je la trouve trop large. Et puis ça ne me ressemble pas. Je n'ai pas vraiment l'habitude de porter des cravates. »

« Écoutez, c'est seulement pour une photo ! a rétorqué Maurice, irrité sans doute que je ne partage pas ses goûts vestimentaires. On ne la verra même pas, la cravate ! C'est une photo de passeport ! L'important, c'est que le douanier sache que vous en portez une ! »

J'ai regardé vers la porte pour voir si un client n'était pas sur le point d'entrer. Personne.

Alors j'ai mis la cravate. Puis le veston.

Maurice m'a conduit dans une vaste pièce avec, au milieu, un minuscule tabouret. C'est une curieuse sensation de se retrouver, comme ça, assis avec rien autour de soi, sous le feu des projecteurs. Je me suis senti comme dans le vide, abandonné, étrangement seul avec ce veston et cette cravate qui n'étaient pas à moi. L'angoisse qui m'avait chassé hors de l'appartement remontait tranquillement à la surface.

« Tenez-vous bien droit, a dit Maurice derrière son appareil. C'est ça. Levez les épaules, le menton. Regardez l'objectif. Très bien, ne bougez plus. Souriez, s'il vous plaît. »

J'étais là, figé dans la posture qu'il m'avait demandée, mais le dé clic ne venait pas. Au bout de deux

secondes qui m'ont paru une éternité, Maurice a répété : « Souriez. »

Je me suis forcé le plus que je pouvais. J'ai imposé à mon visage et à ma bouche de sourire. Mais le dé clic ne venait toujours pas.

« Ça ne va pas du tout. C'est pas un sourire, ça ! Vous êtes tout crispé. Détendez-vous. Pensez à quelque chose de drôle. »

Je n'ai pas cherché quelque chose de drôle, mais j'ai mis toute ma volonté à sourire. Mes sourcils se sont relevés. Ma bouche s'est entrouverte, découvrant le bas de mes dents supérieures.

« Pensez à quelque chose de drôle », a répété Maurice.

J'ai dit : « Mais je souris, là ! » Qu'est-ce qu'il lui fallait ? Un grand sourire niais qui me déformerait le visage ?

« C'est pas un sourire, ça ! s'est encore plaint le photographe. C'est une grimace ! »

J'ai dit : « Alors prenez-moi qui grimace et qu'on en finisse ! »

« Si c'est comme ça, a dit Maurice d'un air offensé, allez voir ailleurs ! C'est une manie de ma part, mais j'y tiens : mes clients m'ont toujours souri et ce n'est pas vous qui me ferez changer ma façon de faire ! »

Maurice était rouge. Il avait lâché ça tout d'une traite, d'une voix forte. Il tremblait maintenant un peu, encore sous l'effet de son emportement.

J'ai dit : « D'accord », et je me suis levé du petit tabouret, décidé à quitter cet énerguemène.

Mais Maurice s'est précipité vers moi en faisant signe de me rasseoir. « Excusez-moi, je ne voulais pas vous vexer. Mettons que je n'ai rien dit. Vous savez, ma politique du sourire vise avant tout le bien du client. »

Je l'ai regardé dans les yeux quelques secondes. Puis je me suis rassis. J'ai dit : « Je ne peux pas me forcer à sourire si j'en ai pas envie. »

Maurice a pris une voix douce. « Ne vous en faites pas. J'ai déjà eu des clients difficiles comme vous, mais j'ai une bonne blague qui marche à tout coup. Reprenez votre pose. Très bien. Vous êtes prêt ? J'y vais. » Le photographe a laissé s'écouler quelques secondes avant de continuer. Il semblait parcouru d'une sorte d'excitation nerveuse. Puis il a dit d'une voix sonore qui a empli tout l'espace du studio : « Quelle est la différence entre une femme et un fer à repasser ? »

Maurice attendait ma réaction en se trémoussant d'impatience et j'ai répondu le conventionnel « je ne sais pas » en haussant les épaules.

Maurice était cependant incapable de se retenir et il n'arrivait plus maintenant à raconter le reste de sa blague. « C'est que... ah ! ah ! ah !... c'est que la femme... ah ! ah !... le fer à repasser... ah ! ah ! ah ! »

Je ne sais si c'est parce que j'avais peur de ne pas sourire à sa plaisanterie, mais je me suis mis à suer à grosses gouttes. Mes oreilles bourdonnaient. Je voyais le photographe gesticuler devant moi, mais je ne l'entendais plus. Puis tout à coup un grand éclat de rire est parvenu à mes oreilles. Maurice riait. Il a ri pendant de longues secondes en se tenant les côtes. « Chaque fois, elle est aussi bonne ! » a dit Maurice en essuyant les larmes dans ses yeux. Mais quand il a vu que je restais de marbre, il s'est arrêté subitement de rire.

« Vous ne trouvez pas ça drôle ? »

J'ai essayé d'expliquer que j'avais mal entendu la blague, mais le photographe, vexé qu'elle n'ait pas produit son effet, n'avait plus envie de la répéter.

« On va essayer autre chose », a dit Maurice, visiblement agacé.

À ce moment-là, en entendant ces mots dans la bouche du photographe, j'ai eu l'impression que jamais il n'abandonnerait, que j'étais pour lui une sorte de défi, que Maurice allait tout faire pour que je souris et ne lui résiste pas.

Maurice a continué en disant : « Imaginez que vous êtes content, satisfait de quelque chose. Imaginez que vous venez d'obtenir quelque chose que vous désirez depuis longtemps. »

J'ai essayé de penser, mais je n'y arrivais pas. Je ne trouvais rien. Est-ce que je désirais, est-ce que je voulais quelque chose ? Quelque chose pouvait-il me rendre heureux ? J'avais beau chercher, j'étais trop affolé pour penser à quoi que ce soit de précis. Et j'ai senti alors comme une ombre géante qui descendait sur moi.

Voyant qu'aucun sourire n'apparaissait sur mon visage, Maurice a dit : « Je ne sais pas, moi, imaginez que vous venez de gagner un de vos combats. »

Je l'ai regardé sans comprendre. Qu'est-ce qu'il racontait là ? « Un de mes combats ? »

« Oui, imaginez que vous êtes sur le ring et que vous venez de tabasser votre adversaire. Il est couché sur le tapis. C'est un K.O. ! »

Maurice se tenait debout, derrière son appareil, dans la posture de l'arbitre qui tient dans les airs le bras du boxeur victorieux.

J'ai dit : « Je ne suis pas boxeur. »

Maurice a pris un visage empathique. « Je comprends... Vous n'êtes *plus* boxeur. Vous avez décidé d'accrocher les gants. Mais il n'y a pas de honte à avoir fait de la boxe. C'est un noble sport. Personnellement, je suis un grand amateur de boxe. »

« Mais je vous dis que j'ai jamais boxé ! J'ai jamais touché à des gants de boxe de ma vie ! »

Maurice m'a regardé. Il fixait un point de mon visage.

« Vous n'êtes pas boxeur ? »

« Non, je ne suis pas boxeur. »

« Mais... votre nez... »

« Quoi, mon nez ? »

« Il est cassé... comme un nez de boxeur. »

Quand il a dit ça, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu l'impulsion de toucher mon nez. Et je l'ai effectivement touché. J'ai dit : « Il est fait comme ça. Il n'est pas cassé. Je suis né avec. »

« Pas vrai ! a dit Maurice, un grand sourire sur les lèvres. J'aurais juré ! Alors, si vous n'êtes pas boxeur, qu'est-ce qui serait pour vous un signe de réussite ? Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

Le photographe s'était mis dans la tête que ce que je désirais le plus au monde, c'était de gagner un Oscar à Hollywood. Il était parti dans une longue tirade, sûr d'avoir enfin trouvé ce qui me ferait sourire.

« Vous êtes en smoking... Vous montez les marches pour aller chercher votre prix... Vous êtes le meilleur de votre catégorie ! Vous montez les marches et vous êtes le meilleur ! Pensez à ça. Imaginez-vous dans cette situation... Très bien... Souriez maintenant ! »

Je ne sais si c'est l'idée de gagner un Oscar qui me rendait mal à l'aise mais, à ce moment-là, je crevais de chaleur. La cravate m'étranglait. Je sentais des gouttes de sueur perler sur mon front. L'une d'elles s'est mise à couler le long de mon nez.

J'ai dit : « Je souris ! S'il vous plaît, prenez la photo ! »

« Ah ! Vous pensez que vous êtes en train de sourire ? s'est exclamé Maurice, sur un ton colérique. Vous pensez que vous souriez ? »

Il est alors parti en coup de vent dans l'autre pièce, puis est reparu avec un polaroïd. Il a dit : « Allez, faites-le, votre sourire ! » Et l'éclair du flash m'a frappé en plein visage. La photo s'est mise à sortir lentement de l'appareil. Maurice l'en a tirée brusquement et l'a secouée dans les airs en disant : « Vous verrez ! Vous verrez ! » Puis, triomphalement, quand la photo a eu fini d'apparaître sur le papier : « Tenez ! Admirez-le, votre sourire ! »

Un frisson glacé m'a parcouru la colonne. J'ai desserré la cravate. J'ai pris le mouchoir violet dans la poche du veston et me suis épongé le visage.

L'individu sur le morceau de papier affichait un rictus monstrueux. Il avait le teint livide malgré les joues ombragées par une barbe naissante. Ses cheveux étaient dépeignés. Il avait de grandes poches sous les yeux. Sa bouche, tordue dans une grimace qui révélait seulement les dents supérieures gauches, suggérait un curieux mélange de peur et de méchanceté. L'un de ses sourcils était froncé de colère, tandis que l'autre était haussé comme dans la crainte de représailles. Les yeux, fixes et morts, semblaient de verre. Je me suis mis à trembler. Cet homme paraissait sortir d'un violent combat.

Le photographe s'est approché de moi et a posé sa main sur mon épaule. Il a dit : « Faites pas cette face-là, monsieur... »

J'ai relevé la tête. Maurice avait un visage compatissant, comme s'il m'offrait ses condoléances. Il a repris la photo polaroïd et l'a déchirée en petits morceaux qu'il a jetés dans une poubelle.

Il a dit : « On va essayer une dernière fois. »

Il est retourné derrière son appareil et m'a redonné d'une voix douce les instructions sur la posture à pren-

dre. J'ai obéi machinalement. J'ai fixé l'objectif et tout, autour, m'a semblé disparaître. J'ai senti que je me consumais sous la foudre des projecteurs. J'ai senti que la pièce chavirait et je me suis accroché au tabouret pour ne pas tomber.

Quelques secondes plus tard, j'étais toujours là, assis, immobile. J'ai cligné des yeux plusieurs fois. Puis je me suis levé et je me suis dirigé vers la porte. Maurice a dit quelque chose que j'ai mal entendu et je suis resté debout au milieu de tous les portraits qui me regardaient. Il m'a semblé que l'homme de la télévision, avec son grand sourire, avait trouvé la séance de pose fort comique.

Au bout d'un moment, Maurice a resurgi de la salle arrière et est venu prendre place derrière le comptoir, près de la caisse enregistreuse. Il a découpé mes photos de passeport et estampillé à l'endos de chacune d'elles ses coordonnées de photographe. Il m'a expliqué que je devais signer mon nom dans l'espace blanc sous mon visage, puis il a inséré les photos dans une petite enveloppe qu'il m'a tendue. Je lui ai donné de l'argent et m'apprêtais alors à sortir quand il m'a retenu par le bras.

« Vous avez ma cravate et mon veston », a dit Maurice.

Dehors, je n'ai pas osé regarder les photos dans l'enveloppe. Je ne voulais pas les voir. Je me suis mis plutôt à courir. J'avais besoin d'activer mes membres, d'échauffer mes muscles. Je voulais sentir ce corps grâce auquel je pourrais partir et qui s'éloignait maintenant, le long du trottoir, entre les gens.